

première ligne

RÉDUIRE LES RISQUES LIÉS AUX CONSOMMATIONS DE DROGUES

Édito

Christophe Mani
Directeur

Ils savent même écrire!

Le numéro initial de *Première ligne* contenait une lettre ouverte à l'ex-Conseillère d'Etat chargée de la justice et de la police, écrite par un usager de drogues.

A-t-il pu écrire lui-même ce texte? Certains en ont douté, y compris parmi des professionnels du milieu socio-sanitaire. Et pourtant! Il l'avait écrit au départ indépendamment de notre journal pour le proposer au courrier des lecteurs du *Temps*, ce qu'il a finalement renoncé à faire. Personne n'a téléguidé cet article. Le texte a simplement été quelque peu raccourci pour les besoins de l'édition.

Cette anecdote met encore une fois en lumière les représentations que chacun peut avoir d'un usager de drogues. On voit le malade ou le délinquant avant de voir la personne dans toute sa dimension.

Les usagers de drogues peuvent-ils avoir des compétences? Nous savons que oui, même si celles-ci sont parfois mises en veilleuse. C'est pourquoi nous souhaitons leur donner la parole dans ce journal. Certains textes sont le produit d'un atelier d'écriture organisé au Quai 9, notre espace d'accueil et d'injection, et co-animé par un journaliste et par un utilisateur de cette structure.

La vie peut parfois amener des coups durs et des bouleversements. Continuons toutefois à faire confiance à l'être humain, même s'il passe par l'épreuve de la dépendance!

Agenda

Mardi 16 mai: Assemblée générale Première ligne suivie d'un débat avec les autorités sur la politique en matière de drogues

Samedi 27 et dimanche 28 mai: Stand Première ligne à Jours de Fêtes aux Grottes
Plus d'info sur le site: www.premiereligne.ch

«Nuit blanche?» au cœur de la fête

Cette action vise à établir un contact avec les consommateurs en milieu festif. Plongée dans un club branché où les «teufers» finissent par se livrer.

Sekinah Todesco

Coordinatrice Nuit Blanche?

Samedi soir, 23H, dans un club alternatif et branché genevois. Il fait encore froid. Les clients tardent à arriver. Là, au milieu d'un long couloir à mi-chemin entre le *dance floor* et le bar, l'équipe de «Nuit blanche?», composée de cinq intervenants, finit d'installer son stand. Travailleurs sociaux, infirmiers, étudiants ou noctambules, ils ont décidé de s'investir dans ce projet en assurant une présence en milieu festif. L'objectif de ce concept expérimental à Genève est d'aller à la rencontre des personnes faisant usage de substances psychoactives, et de leur permettre de s'approprier des informations et des outils pour réduire les risques encourus par elles-mêmes et par les autres.

Le stand expose du matériel de prévention attrayant. Au premier plan: préservatifs, flyers de réduction des risques, tampons auriculaires, mesures du taux d'alcoolémie... Et sur le côté, un coin aménagé, poufs et table basse, pour s'entretenir avec les visiteurs. L'enjeu: susciter une réflexion personnelle sur la gestion de la nuit blanche.

A 24H, le club se remplit petit à petit. Dans le couloir de «Nuit



blanche?», quelques curieux jettent un coup d'œil furtif sur le stand, s'arrêtent, continuent leur chemin, ou reviennent sur leurs pas. Les premiers contacts dépendent de l'ambiance de la soirée: un peu timides au début. Parler ouvertement de sa consommation de drogues ou de sa sexualité à des inconnus touche à l'intimité. Il faut pour cela de l'audace et une relation de confiance. Les intervenants prêtent une attention bienveillante à chacun. Le

dialogue finit par s'installer avec des personnes d'ordinaire inaccessibles et inconnues des structures classiques de soutien.

Vers 2h, la soirée bat son plein. Le stand «Nuit blanche?» est alors envahi d'une foule plus que curieuse de «teufers», qu'ils soient consommateurs ou non. Certains sont «défoncés», alcoolisés, d'autres pas... Les timides du début se sont bien rattrapés. Heure après heure, les personnes se sentent plus à l'aise pour s'ap-

procher et se dire. «Nuit blanche?» ne juge pas et ne fait pas la morale. Elle vise plutôt à inviter les individus à faire des choix responsables à partir de leur histoire personnelle de consommation. Plusieurs thèmes sont abordés: prévention VIH, alcool, informations sur les produits consommés et les risques liés, rappel de la loi, orientation vers des structures de soutien...

Si «Nuit blanche?» n'en est qu'à ses débuts, les dix actions menées en milieu festif depuis octobre 2005 ont reçu un accueil très favorable de la part des personnes rencontrées. Au-delà de son inscription dans le cadre de la politique de réduction des risques liés aux drogues, il s'agit véritablement d'une démarche de promotion de la santé, basée sur la responsabilisation des consommateurs.

Lire l'analyse de Christophe Mani en page 4

Dix institutions à l'initiative du projet: Cipret/ Fegpa - Délégation à la Jeunesse - Dialogai - HUG Service d'abus de substances - Infor jeunes/ Hospice général - Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle - Groupe sida Genève
Première ligne - Prevtech
Service Santé de la Jeunesse
Organisations festives collaborant dans le projet: Usine, Piment rouge, K'bar, Chat noir, Bout du monde, Moa-club, Lake parade, Cubes club, Saturnals, Weetanix.

Le Quai 9 à l'épreuve du tram

A court terme, l'implantation du lieu d'accueil à deux pas de la gare n'est pas mise en cause par les travaux de la ligne Cornavin-Meyrin-CERN.

Christophe Mani

Nombre d'entre vous ont remarqué les camions et pelleuses qui s'affairent sur l'îlot de la Pèpinière depuis le mois d'octobre dernier, faisant petit à petit émerger le Quai 9 comme seul bâtiment survivant à cet emplacement, d'architecture totalement atypique. Ceux qui ne l'avaient jamais remarqué ont tout à coup pris conscience de son existence, notamment en circulant rue de Lyon ou rue de la Servette.

Depuis que les travaux du tram Cornavin-Meyrin-CERN ont commencé, les questions ne cessent de fuser: Pourrez-vous rester? Qu'allez-vous devenir? Voici

les questions ne cessent de fuser: Pourrez-vous rester? Qu'allez-vous devenir?

quelques éléments de réponse.

Le Quai 9 est installé de manière provisoire, depuis fin 2001, dans une structure modulaire, derrière la gare Cornavin, à l'orée du quartier des Grottes. A cette époque, les services de l'Etat avaient exigé que le local

soit érigé en retrait de la route, afin de tenir compte du futur tracé du tram. Rien ne garantissait alors que nous pourrions conserver notre emplacement.

Toutefois, prenant en compte la difficulté pour nous de trouver un emplacement adéquat, dans un environnement désireux de nous accueillir, la Ville de Genève a organisé les travaux de déblaiement de l'îlot Pèpinière en conservant le Quai 9 sur son emplacement actuel. Ainsi, ces quelques mètres de retrait par rapport à la route expliquent pourquoi tous les autres bâtiments ont été démolis alors que le Quai 9 a pu subsister. Nous en remercions nos autorités!

L'entrée dans la cour par la rue de la Pèpinière sera bientôt condamnée pour des raisons de sécurité du chantier et le Quai 9 sera ensuite accessible via la rue de la Servette. Des containers ont été installés tout autour du Quai 9 pour les besoins du chantier. Nous craignons bien sûr les nuisances qui seront générées par ce chantier, mais nous ne sommes visiblement pas les seuls.

Cette situation est valable pour la durée des travaux, prévus à notre connaissance jusqu'à fin 2007-mi 2008. Après, c'est l'inconnu. Le Quai 9 fera-t-il partie du nouvel aménagement prévu pour l'îlot Pèpinière? Personne ne semble pouvoir aujourd'hui s'avancer et nous nous devons de trouver une solution pour le plus long terme.

première
ASSOCIATION GENEVOISE DE
RÉDUCTION DES RISQUES
LIÉS AUX DROGUES
ligne

6, rue de la Pèpinière - 1201 Genève - www.premiereligne.ch - T. 022 748 28 78
BCG compte K 3279. 09. 07 - Tirage 5'000 ex.
Éditeur responsable Christophe Mani
Coordination Xavier Pellegrini textes@textes.ch
Création graphique a. bergerioux@bluewin.ch
Mise en page Jean-Claude Etienne **Ont également contribué à ce numéro** Martine Baudin, Joël Faivre, Sibylle Monney, Sekinah Todesco, Olivier Righetti.

«L'intolérance progresse»



Entretien: Sibylle Monney et Xavier Pellegrini

La transmission du virus HIV par seringue partagée a quasiment disparu à Genève. L'attribuez-vous à la politique de réduction des risques?

Oui. Il faut encourager les usagers de drogues à utiliser des seringues stériles. C'est un des piliers de la politique de prise en charge des personnes toxico-dépendantes. Elles sont d'ailleurs infiniment plus réceptives aux messages de prévention qu'on ne l'imagine. C'est parmi elles que ces messages ont été les plus entendus et les mieux appliqués, alors qu'ils ont beaucoup moins bien fonctionné auprès d'autres populations.

Comment consolider les succès de la politique de réduction des risques?

C'est une question difficile. Dans un premier temps, il faut marteler les messages et prendre des mesures pour que la notion de réduction des risques soit comprise aussi par ceux qui ne se sentent pas concernés par les problèmes de drogues. Les liens établis entre le Quai 9 et le voisinage vont dans ce sens. Ils sont de nature à faire mieux comprendre les enjeux liés à la réduction des risques en matière de toxico-dépendance.

Le danger pour la réduction des risques, c'est qu'elle peut être un lieu de cristallisation d'autres problématiques. Il est parfaitement vrai que les citoyens peuvent parfois subir les désagréments qui découlent de la présence de la drogue, mais le tapage nocturne n'en fait pas partie. Il faut désenchevêtrer les problèmes relatés par les citoyens, écouter leurs demandes et y trouver des réponses.

La tolérance vis-à-vis des usagers de drogues a-t-elle baissé?

Oui, malheureusement. C'est un signe de peur. Les gens ont de plus en plus

Interview Le président du Conseil d'Etat Pierre-François Unger déplore que les citoyens demandent des réponses rapides à des questions compliquées.

de difficultés à concevoir que les choses ne soient pas simples. Nous vivons sous le terrorisme de l'imédiateté: on demande une réponse rapide à une question compliquée.

La consolidation passe aussi par une démonstration objective des succès rencontrés. Et enfin, il faut éviter les morcellements politiques et trouver une cohérence de travail.

En matière de drogues et plus spécifiquement de réduction des risques, quels sont les défis que vous vous apprêtez à relever?

Le développement de la polytoxicomanie m'inquiète. Autrefois, les sources d'approvisionnement étaient plus claires pour un usager, ainsi que les effets du produit consommé. Aujourd'hui on rencontre de plus en plus de produits différents et les mélanges entre ces différents produits créent des risques considérables. Nous devons prendre des mesures pour limiter ces risques. Le deuxième défi est lié au fait que le marché de la drogue est devenu erratique en termes de qualité des produits. Les revendeurs changent aussi souvent. Dans le milieu de la drogue, les gens se connaissent moins bien qu'avant et les relations de confiance s'étiolent. Enfin, je mentionnerai le défi de l'équilibre à trouver entre ce qui est possible de faire avec les personnes toxico-dépendantes et un climat politique qui se tend.

L'accès aux soins est de plus en plus difficile.

La sécurité du personnel au Quai 9 vous préoccupe-t-elle?

La santé de chacun me préoccupe. Si les collaborateurs du Quai 9 se sentent menacés dans leur fonction, ce n'est pas acceptable.

Première ligne coordonne une action de prévention sur les drogues consommées en milieu festif, qu'en pensez-vous?

C'est une proposition que j'avais soumise à l'époque et je suis ravi qu'elle puisse se réaliser. Ce phénomène m'inquiète et pose des problèmes importants.

Est-il envisageable que les drogues soient un jour vendues par des pharmaciens plutôt que par des dealers?

Je ne crois pas qu'il faille banaliser l'accès aux drogues dangereuses. D'un côté on se bat pour diminuer l'accès aux benzodiazépines et de l'autre on distribuerait de la drogue?

En termes de politique des drogues, vos convictions personnelles sont-elles toujours faciles à concilier avec votre mandat?

Non, mais la souffrance et les menaces sur des vies humaines me font aller de l'avant, dans le respect de mon mandat. Rien n'est de trop pour sauver des gens. C'est un moteur. Sans ce moteur, on s'arrête. En tout cas il n'est pas question pour moi d'en rester aux idées simples et polarisées. Ce serait beaucoup trop facile.

Vous rencontrez un usager de drogues. Qu'avez-vous envie de lui dire?

Je suis prêt à parler de tout, en fonction de ses besoins. Ce sont des personnes avant d'être des toxicomanes.

Pouvez-vous citer une valeur particulièrement importante pour vous?

L'autonomie comme une chose absolument nécessaire à rendre aux usagers. Je suis prêt à beaucoup pour les aider dans ce sens.

Parcours

Pierre-François Unger est né à Genève en 1951. Diplômé de la Faculté de médecine, il se spécialise en médecine interne et obtient le certificat de médecine d'urgence. Dès 1986, il occupe le poste de chef de la Division des urgences médico-chirurgicales aux HUG. En parallèle, il mène une activité politique qui lui permettra de devenir président du PDC et député au Grand Conseil entre 1993 et 1999. En 2001, Pierre-François Unger est élu Conseiller d'Etat au département de l'Action Sociale et de la Santé. A l'automne 2005, il est réélu à la tête de l'actuel Département de l'économie et de la santé. Il préside le Conseil d'Etat jusqu'à fin 2006.

Soirée publique

De la réduction des risques à l'intégration

Débat La prévention permet de garder les usagers en contact avec les institutions médico-sociales.

Xavier Pellegrini

Peut-on se contenter de réduire les risques liés à la consommation de drogues (sida, hépatites, overdoses)? Comment favoriser, à partir de structures comme le Quai 9 et le BIPS, l'accès aux institutions médico-sociales? Est-il possible de favoriser dans ce cadre une transition vers des programmes d'abstinence? Ce sont quelques-unes des questions posées à l'occasion d'un débat public organisé par Première ligne le 28 novembre dernier.

Appelée à faire part de son expérience, la Dresse Barbara Broers, du Département de médecine communautaire des Hôpitaux universitaires de Genève, a d'abord souligné que la consommation de drogues comporte des risques, mais aussi des avantages (en premier lieu le bien-être ressenti lors de la prise d'une substance), ce qui rend l'abstinence très difficile.

S'agissant des risques, la Dresse Broers estime quant à elle qu'il faut les limiter le plus possible pour préserver la santé des usagers: «Le but est bien sûr de les maintenir en vie, mais aussi au-delà du cadre strict de la réduction des risques, de les maintenir en contact avec les réseaux de soins».

Le rôle social du Quai 9 a quant à lui été souligné par Pierre Mancino, coordinateur du centre de jour de l'association Argos: «Ce lieu permet aux toxico-dépendants de rester en contact avec une certaine normalité plutôt que de s'isoler dans la rue ou dans les caves. Perdre tout contact avec la société est un des plus grands dangers que courent les usagers». Il a également souligné que le caractère soutenant du Quai 9 favorisait l'entrée dans des programmes d'abstinence.

Mais les programmes d'abstinence ne suffisent pas et l'association Argos s'emploie à recréer un cadre social limitant les risques de rechute. La recherche d'un travail, qui peut être très longue, est au cœur de cette prise en charge. De manière générale, il s'agit pour l'usager de «sortir d'un mode de vie».

Un intervenant a quant à lui souligné que certains usagers de drogues ne deviendront peut-être jamais abstinents: «Ils devront faire avec toute leur vie. Mais on peut réduire les conséquences de leur consommation en leur permettant de rester en santé et en les aidant à garder ou retrouver un travail et un logement».

Le dialogue avec la salle a permis à plusieurs participants d'esquisser des parcours de vie. L'extrême difficulté à devenir ou rester abstinent a été au cœur de ces interventions.

Témoignages

L'amitié dans la drogue

L'amitié dans la drogue est un sujet qui me tient particulièrement à cœur. Après toutes ces années de galères, la drogue, un apprentissage, les petits boulots successifs, les abstinences, les rechutes etc., je m'aperçois que les amis véritables qu'il me reste se comptent sur les doigts de la main. Les gens de valeur, comme les bandits d'honneur, sont en train de disparaître comme les dinosaures. (...) Mensonges, vols, shoots dans la cage d'escalier alors que vous leur permettez de le faire à la maison sont les causes de ma colère. Combien d'autres vols,

mensonges et autres choses bien pires faut-il pardonner avant de cesser toute relation avec la personne? Pour moi, il est impossible de ne rien faire face aux déceptions qui s'accumulent. Lorsqu'on a un ami véritable, il n'essaie pas de vous tromper ou de vous voler. Y.

Toi qui te tais

Tu me délaisses
Alors qu'avant tu me tenais par la laisse
Tu t'en vas par les grands chemins
On pensait toujours à deux du lendemain
Tu t'en vas tristement
Alors que mon amour grandit lentement (...) Yurose

Attention hépatite C

(...) Quand j'étais en thérapie, je me suis fait soigner de l'hépatite C. Et ça avait marché. Depuis ma sortie, je n'ai plus jamais fait de shoots.

Mais j'ai réussi à me réinfecter avec ma copine en sniffant avec la même paille. Auparavant, je n'avais jamais entendu qu'on pouvait être infecté par la paille, et nous sommes énormément de personnes à ne pas le savoir. C'est pourquoi je vous demande une grande information partout, pas seulement au bus et au Quai 9. Quand je me suis fait soigner

de la première hépatite C, j'ai perdu 18 kilos et à plusieurs reprises j'ai voulu me suicider.

Ca a été un moment très difficile pour moi, mais après six mois, mon hépatite avait disparu. Et maintenant, je me retrouve de nouveau avec la maladie.

C'est pourquoi j'ai décidé de repartir me soigner. Je ne peux pas vivre en sachant que je suis infecté.

J'ai 36 ans et je pense que la vie est devant moi. (...) Diego

Ramasser les seringues, un acte civique nécessaire

Témoignage L'auteur de cet article fait partie des sept usagers qui parcourent deux fois par jour les quartier des Grottes et du Seujet pour les débarrasser des seringues abandonnées. Il dit pourquoi il s'est engagé dans cette action.

Jean-Claude Etienne

Lorsque le Quai 9 s'est installé derrière la gare, beaucoup de voisins se sont inquiétés: Mais qu'est-ce qu'on nous met dans notre quartier? Une structure pour toxicomanes chez moi? Mais ça va attirer tous les «toxicos» par ici, ils vont laisser traîner plein de seringues et autres déchets.

Face à ces peurs, le Quai 9 a décidé d'agir. En effet, si certains usagers ont peu ou pas de scrupules à laisser traîner du matériel qu'ils savent potentiellement dangereux, la plupart ramassent quand même leur matériel. Le taux de retour des seringues mises à disposition des usagers par le Quai 9 est même de 90 %!

En plus, une équipe composée de trois collaborateurs sociaux du

Quai 9 encadrant sept usagers parcourt deux fois par jour les quartiers des Grottes et du Seujet. Elle ramasse le matériel abandonné par les usagers négligents, qui, je pense, ont tellement été mis de côté

par la société qu'ils ne sentent pas (ou plus) impliqués dans la vie de la cité. Mais il faut relativiser le phénomène: si on estime à 3000 le nombre d'usagers à Genève (environ 1% de la population), ceux que l'on

rencontre dans la rue, à la gare par exemple, ne doivent pas dépasser une centaine. Et pour beaucoup, ce sont plutôt des consommateurs non-injecteurs. Ils sniffent ou fument leur produit.



Les raisons qui m'ont poussé à participer à cette action de ramassage sont multiples. Tout d'abord, je suis père et je n'ai pas envie que mon enfant se trouve confronté à du matériel d'injection.

En tant qu'usager de drogues, je pense que plus on sera visible au travers d'actions comme le ramassage, plus la population se rendra compte que tous les usagers ne sont pas forcément des personnes négligentes et nuisibles, mais qu'ils peuvent avoir des compétences et se responsabiliser lorsqu'on leur en donne la possibilité.

Le contact avec la population est excellent. Certaines personnes se disent rassurées par notre travail, comme cette mère de famille venue chercher son enfant à l'école du Seujet, lieu fréquemment utilisé par des usagers indé-

licats. Elle était contente que quelqu'un se préoccupe de débarrasser le préau de l'école de son fils de ce genre d'objets, car c'est toujours un souci. Même si, m'a-t-elle dit, parler de seringues fait partie de l'éducation des enfants. Cela dit, le nombre de seringues ramassées en 2005 est en nette diminution par rapport aux années précédentes.

Mais, évitons de généraliser. Tous les usagers sont bien différents. Nombre d'entre eux sont dans un tel état de rupture avec la société qu'ils ne peuvent pas, à ce stade de leur histoire, s'impliquer dans ce type de projets. Essayer de survivre, trouver du produit, manger, avoir un toit sont pour beaucoup des préoccupations bien plus importantes que de ramasser «quelques déchets».

Cinq journées particulières au congrès de Barcelone

Reportage Pour un usager, parler devant un public international de spécialistes de la réduction des risques est à la fois stimulant et impressionnant.

Jean-Claude Etienne

Utiliser les compétences des usagers pour changer le regard des citoyens. C'est dans ce but que Christophe Mani, directeur de Première Ligne, m'a proposé de prendre la parole lors de la CLAT 2005. Il s'agit d'un congrès latin des professionnels de la réduction de risques, qui a eu lieu à Barcelone le dernier week-end de juin.

Nous devons faire une présentation avec un collaborateur du «Quai 9». Je devais m'exprimer sur ma participation à l'élaboration du journal de l'association, dont je m'occupe de la mise en page, et un ami, Fabricio, devait parler du ramassage des seringues dans les secteurs de la Gare et du Seujet. Le collaborateur devait, quand à lui, planter le décor et faire le

lien entre les deux thèmes. Malheureusement, le destin en a décidé autrement, un grave problème de santé ayant empêché Fabricio de nous accompagner. Faisant partie de l'équipe de ramassage, et connaissant donc le sujet, j'ai dû parler à sa place lors de la présentation.

Je me retrouvais donc être le seul usager à accompagner la délégation du Quai 9 pendant cinq jours. Cinq jours sans produit, il y avait bien longtemps que je n'avais pas passé autant de temps sans consommer ni cannabis, ni héroïne. Mais je m'étais fait à l'idée que ce serait une période d'abstinence, car je ne voulais pas mettre en danger les gens que j'accompagnais. Pour moi, je parlais avec des collègues, et il était hors de question d'avoir des comportements déviants. Cela a dû se sentir. Au dé-

but, mes compagnons me semblaient très présents, à se soucier de savoir si tout allait bien. Très vite, les inquiétudes du groupe à mon égard se sont dissipées, et je me suis vite senti mieux intégré au groupe.

Quand j'ai vu la taille des salles de conférences, j'ai été impressionné. D'une part en me disant que j'aurais à m'y exprimer, et d'autre part en prenant la mesure du nombre et de la variété de gens qui s'impliquent dans la problématique de la drogue et les nombreuses manières d'analyser le sujet. Par contre, les usagers n'étaient pas très nombreux, mais chaque présentation qu'ils effectuaient était parmi les plus fortes, les plus touchantes.

Nous devons faire notre présentation le dernier jour, tout à la fin du congrès. J'ai alors eu le temps de voir les

collègues angoisser tour à tour, car nous n'étions bien évidemment pas les seuls de notre délégation à faire une causerie. Certains devaient s'isoler alors que d'autres avaient plutôt besoin de noyer l'angoisse en tournant en rond. J'angoissais moi-même à force de les voir. Et au dernier moment, j'avais les mains moites et une boule à la gorge. Puis, au moment de se lancer, tout se relâche. On raconte son texte, appuyé par la présentation sur écran, et on en arrive à la fin.

Les jours qui ont suivi le retour étaient curieux. Je me sentais proche des collaborateurs qui m'ont accompagné, mais placés de l'autre côté d'une barrière invisible. Eux «sociaux», moi «usager de drogue». Au bout de deux ou trois jours, tout est rentré dans l'ordre.

Une drogue, deux cultures

Les consommateurs d'héroïne de San Francisco vus par Philippe Bourgois

Xavier Pellegrini

Anthropologue de terrain, enseignant à San Francisco, Philippe Bourgois a passé plusieurs années de sa carrière à observer les comportements des usagers de drogues aux Etats-Unis. Invité par Première ligne, il est intervenu en octobre dernier à Uni Mail pour présenter les résultats de ses recherches.

Sa conférence a notamment porté sur les différences de modes de vie entre consommateurs d'héroïne noirs et blancs à San Francisco. Il a d'abord constaté de grandes tensions entre les deux communautés et mis en évidence «l'horreur de l'autre même quand on partage la même seringue». Quant à la distance

culturelle, elle n'est pas gommée par l'usage commun d'une drogue. Elle saute aux yeux dans l'habillement et l'hygiène: les afro-américains sont bien vêtus et se lavent alors que, dans le même campement, les blancs sont en guenilles, ne se lavent pas et sont couverts de plaies. Des comportements qu'il faut bien sûr nuancer, mais qui, sur la longue durée des travaux de Philippe Bourgois, apparaissent clairement différenciés.

Les stratégies pour trouver de l'argent diffèrent également. Les blancs préfèrent faire la manche passive à l'heure des bouchons sur l'autoroute. Les noirs au contraire trouvent cela humiliant et préfèrent proposer des petits services comme le lavage des voitures.

La consommation en milieu festif, nouvel enjeu de santé publique

Analyse Cocaine, ecstasy ou GHB accompagnés d'alcool pimentent certaines nuits genevoises. Cette consommation banalisée comporte des risques qu'il faut réduire par un travail de terrain.

Christophe Mani

L'observation du comportement des sociétés à travers les âges nous montre que l'être humain a toujours utilisé des substances psychotropes, en particulier pour suivre certains rituels ou pour faire la fête. La consommation festive ou récréative de drogues n'est donc pas un phénomène nouveau. En quoi est-elle alors devenue un nouvel enjeu pour la santé publique et la promotion de la santé? Quels sont les défis qui nous attendent pour les années à venir? Il est difficile de se faire une idée très précise de l'ampleur du problème et de certaines conséquences. Mais si l'on veut éviter une aggravation de certaines conséquences négatives dans un avenir proche, un effort important doit absolument être mené aujourd'hui en matière d'information, de prévention et de réduction des risques.

Nouveaux consommateurs

Le partage d'un ou plusieurs verres de vin à l'apéro est valorisé dans notre société, alors que d'autres substances ici interdites sont valorisées sous d'autres cieux. Notre société est caractérisée par la consommation à outrances, le stress, le burn out professionnel, la solitude, l'augmentation des fossés entre riches et pauvres, ainsi que par une crise majeure des valeurs. La consommation de psychotropes en est certainement la plus fidèle expression!

Dans ce contexte, de nouvelles populations semblent être concernées par l'usage de substances psychotropes, souvent dans une logique de polyconsommation. C'est en tous les cas ce que semblent nous montrer certaines études¹ et témoignages. Faire la fête est souvent une occasion de modifier son état de conscience qui peut passer par la consommation de psychotropes. On a largement associé le mouvement techno à la consommation d'ecstasy mais on connaît

visiblement moins le phénomène de l'usage de cocaïne dans une population parfois plus âgée et très intégrée. La consommation semble de plus en plus banalisée dans des milieux tout à fait ordinaires et plus seulement dans les milieux branchés de la finance et de la culture. L'enjeu majeur est aujourd'hui une étonnante facilité d'accès à de multiples substances, auxquelles tout un chacun semble donc pouvoir être confronté.

A l'écart des structures de soutien

Les comportements des personnes face aux produits peuvent être très hétérogènes et distincts. De la recherche d'une légère grisurie jusqu'à la perte de toute maîtrise, en passant par la volonté de se désinhiber ou de performer, sexuellement ou pour danser jusqu'au bout de la nuit, cela dans l'ignorance des dangers des produits consommés à court et à plus long terme. On observe de manière constante que ces «fêtards» sont en général à mille lieues d'imaginer qu'ils s'engagent dans une consommation qui pourrait devenir chronique ou problématique. Ainsi voit-on des personnes ayant consommé de la cocaïne au départ pour se faire plaisir le week-end, se trouver bientôt aux prises avec ce qui devient une dépendance à cette substance.

Tant que l'usage de ces diverses substances ne leur pose pas de problème majeur, ces personnes sont en général peu connues des structures de prévention et de soutien, ni même des urgences de l'hôpital. Elles ne représentent pas un groupe cible homogène et facile d'accès et ne se reconnaissent en général pas comme usagers de drogues.

Nouveaux produits

On voit arriver aujourd'hui de nombreuses substances dites de synthèse: ecstasy, GHB, méтамphétamines². Il ne suffit plus de penser à éradiquer

certaines cultures de coca ou de pavot pour résoudre le problème de la drogue, comme certains gouvernements ont voulu le croire. Il est aujourd'hui possible de créer, à peu de frais et avec des connaissances relativement sommaires, des laboratoires tout à fait performants pour fabriquer des substances de synthèse.

Tant qu'il y aura beaucoup d'argent à engranger, il n'y a pas de raison que ce phénomène cesse. On peut envisager de modifier les lois du marché qui régissent l'offre, ainsi que les législations en vigueur dans le domaine des stupéfiants, qui s'avèrent ineffi-

Ces «fêtards» sont en général à mille lieues d'imaginer qu'ils s'engagent dans une consommation qui pourrait devenir chronique ou problématique.

caces, mais on ne peut pas agir uniquement sur l'offre de drogues. On doit également renforcer le travail mené sur la demande de produits modifiant l'état de conscience. La consommation est certes le fruit d'une rencontre entre une personne, un produit et un environnement. Limiter les occasions de cette rencontre peut vraisemblablement limiter cette consommation, mais cela ne suffit pas. Seule une information de grande qualité et réaliste peut nous y aider.

Cette information doit être différenciée, qu'elle s'adresse à des personnes qui n'ont pas expérimenté des produits psychotropes ou à des personnes qui ont l'habitude d'en consommer.

Elle ne peut plus faire l'impasse sur les drogues légales en diabolisant les drogues illégales. Elle doit donc être menée dans une logique d'information sur l'ensemble des substances psycho-actives et sortir du «c'est grave parce que c'est interdit et ce n'est pas grave parce que c'est légal».

Situations d'alerte

Deux situations d'alerte ont été mises en évidence à Genève durant ces derniers mois. Tout d'abord la circulation de GHB à la Lake

parade, en juillet 2005, qui a provoqué de nombreux malaises et en fin d'année la présence de cocaïne vraisemblablement mélangée à de l'atropine³ qui a conduit à une quarantaine d'hospitalisations en quelques jours. Quels enseignements peut-on tirer de ces événements? Concernant le GHB, il a été annoncé à grands renforts de médias qu'au moins 40 personnes avaient été intoxiquées à leur insu par cette drogue dite du violeur. Une fois les enquêtes terminées, il semble plutôt avéré qu'une dizaine de personnes ont effectivement été intoxiquées, mais qu'elles avaient

pris cette substance de leur plein gré. Concernant la cocaïne dite cristalline, il a été remarqué que la grande majorité des personnes hospitalisées n'étaient pas connues des structures de soins spécialisées dans le domaine des dépendances, ce qui tendrait à montrer l'ampleur de la présence de cette substance dans la population, ainsi que la méconnaissance des produits consommés. Ces différents éléments confirment que l'on ne fait pas que «subir» les drogues et militent donc pour une information plus large et plus ouverte.

Ces interrogations sont certes à prendre en compte, dans un domaine si complexe et si peu maî-

trisé. Toutefois, montrer aux gens comment éviter la transmission d'une hépatite C en leur mettant concrètement à disposition les moyens d'éviter ce risque ne nous paraît pas être de l'incitation. En effet, il faudra bien une fois se rendre à l'évidence que les personnes ne nous ont pas attendus pour s'initier à la consommation ou même entrer dans un processus de dépendance. Il ne suffit pas de taire le problème ou de faire comme s'il n'existait pas pour qu'il n'existe pas.

Et l'alcool?

Il est intéressant de constater que cette question de l'incitation n'est pas considérée de la même manière selon que les substances sont illégales ou légales. Que penser des «ventes flash» observées dans une soirée festive, durant lesquelles les alcools forts sont vendus à moitié prix à coup d'intense publicité, durant quelques minutes toutes les heures? C'est légal, ce n'est donc pas problématique! Sans vouloir jouer les alarmistes (l'alarmisme n'est jamais un bon conseiller en la matière), il est nécessaire de regarder la situation en face avant que les dégâts ne soient devenus trop graves.

L'enjeu est à notre avis de réussir à faire reconnaître que si une action comme «Nuit blanche?» a des caractères incitatifs, il s'agit d'incitation à rester en santé, d'incitation à favoriser une prise de conscience de la portée de ses actes pour soi-même et pour les autres. Il s'agit maintenant de réussir à pérenniser cette action, tant dans le temps qu'aux niveaux politiques et financiers. Ce projet bénéficie du financement ponctuel du Fonds de lutte contre la drogue et de prévention des toxicomanies⁶, mais cela ne saurait durer. Il pourra difficilement être poursuivi sans une subvention ordinaire de la part des pouvoirs publics. C'est pourquoi nous souhaitons, comme cela a été le cas pour la réduction des risques liés aux consommations par voie intraveineuse, que les autorités genevoises inscrivent ce travail de prévention et de promotion de la santé comme priorité de leur politique en matière de drogues.

¹ Voir quelques références sur le site www.nuit-blanche.ch

² Pour plus d'informations sur ces produits, voir les sites «www.nuit-blanche.ch ou www.premiereligne.ch

³ Produit dérivé de la Belladone destiné notamment au traitement de l'asthme ou utilisé pour dilater la pupille. Accélérateur cardiaque, ce produit est très dangereux lorsqu'il est utilisé pour couper une substance psychotrope.

⁴ Kits de prévention comprenant des conseils d'utilisation et de santé, ainsi que notamment deux pailles destinées à éviter le partage de la paille lors de la consommation par sniff, afin d'éviter la transmission de l'hépatite C. Ces kits ne contiennent évidemment aucun produit psychotrope.

⁵ Laboratoire ou méthode permettant de tester la composition et la pureté des substances analysées.

⁶ Fonds alimenté par les saisies effectuées par la justice d'argent lié au trafic de drogue. Il permet de financer des aides au démarrage de projets de prévention, sur une durée de trois ans au maximum.